EDOUARD NOEL

196
3

MARIANNE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Représentée pour la première fois au THÉÂTRE-FRANÇAIS le 11 février 1882

Prix : 1 franc 50

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis

1883

Yth
21092

Droits de traduction et de reproduction et de représentation réservés.

MARIANNE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Casino
à Néris, le 8 août 1883.

DIRECTION DE M. DANBÉ

Y

PERSONNAGES

GUILLAUME	MM.	CHAMBERY.
FABRICE		A. SUJOL.
MARIANNE	Mlle	ÉMILIE DUPONT.

MARIANNE

Le cabinet de Guillaume.

SCÈNE PREMIÈRE

GUILLAUME, seul.

Il contemple quelques lettres éparses sur une table, auprès d'une cassette entr'ouverte.

O trésor de mon âme, ô symbole d'amour,
Souvenir du passé, plus vivant chaque jour,
Parlez-moi d'elle encore et laissez ma pensée
Par ce rêve souvent, doucement caressée...

Il referme la cassette.

Travaillons!... Je ne puis... et dans mon cœur troublé,
J'ignore à mon bonheur quel poison s'est mêlé.
Toujours ce désespoir... toujours ce même doute,
Qui viennent importuns m'assiéger sur ma route...
Marianne, je t'aime, ô toi dont la vertu
Sut toujours ranimer mon courage abattu;
Ange, au regard d'amour, dont l'aimable génie

Loin de moi repoussait la cruelle insomnie,
Si tu savais que moi, dont tu te crois la sœur,
Pour toi, je me dévoue, avec tout autre cœur,
Que de l'amour, enfin, je caresse l'emblème,
Peut-être... Ah! c'est pourtant bien pénible... elle m'aime..
Oui... comme un frère... Allons, sotte incrédulité,
Qui, dans l'homme detruit toute tranquillité,
Pourquoi m'accables-tu de ce penser profane?...
Oui, je veux être heureux, et par toi, Marianne :
Et mon cœur amoureux veut te rendre à son tour,
Plus de bonheur encor, qu'il n'a reçu d'amour...

Il regarde dans le jardin.

Elle est là... je la vois, dans le jardin, pensive,
Une fleur, un oiseau tient son âme captive
Et parmi les rosiers qu'elle effleure en passant
Elle laisse apres elle un parfum innocent.
Marianne!

Entre Marianne.

SCENE II

GUILLAUME, MARIANNE.

MARIANNE.

Bonjour, mon frère, tu m'appelles?

GUILLAUME.

Non, pas moi... chère enfant...

MARIANNE.

Les échos sont fidèles,
Et du fond du jardin, j'ai reconnu ta voix.

GUILLAUME.

L'écho t'aura trompée...

MARIANNE.

Ah! tu veux, je le vois,
Me taquiner toujours.

GUILLAUME.

Tu te trompes, te dis-je,
Et je n'ai pas songé...

MARIANNE.

J'aurais donc le vertige?

GUILLAUME, riant.

Ou quelque vision...

MARIANNE.

Tu mens...

GUILLAUME.

En attendant...
Que fais-tu là dehors par ce soleil ardent?
Tu sembles respirer les fleurs avec délice.

MARIANNE.

Je cueille quelques fleurs en l'honneur de Fabrice...
Ne doit-il pas dîner ce soir à la maison?. .
Il nous promit hier sa nouvelle chanson.

GUILLAUME.

Sa chanson te plaît fort... Du reste, ce me semble,
Vous paraissez tous deux le mieux du monde ensemble.

MARIANNE.

Ah! dam!... il est si bon... puis, tu parais heureux
Quand je chante gaîment un refrain amoureux...
Guillaume, tu souris... ton front est moins sévère.

GUILLAUME.

Alors, c'est donc pour moi?

MARIANNE.

Vraiment, monsieur mon frère,
Ne faut-il pas un peu prévenir vos souhaits?
Mais je cours du dîner surveiller les apprêts.
Adieu, donne-moi vite un baiser. Je m'envole.

GUILLAUME.

Vous aurez au dessert deux baisers... tête folle!

MARIANNE.

Ah! qu'un frère est méchant!... C'est mal...

GUILLAUME.

En vérité!
Vous faites la coquette...

MARIANNE.

Et vous le dégoûté.
Fi donc! Vous refusez? Ah! si c'était Fabrice!...
Je gage à m'embrasser qu'il serait moins novice
Et peut-être, abusant de la permission,
Il voudrait sur-le-champ doubler d'attention...

GUILLAUME, il va pour l'embrasser.

Marianne...

MARIANNE.

Non pas... il est trop tard...

GUILLAUME.

Cruelle!...

MARIANNE.

Tant pis pour vous, monsieur; à l'office on m'appelle :
Et je cours de ce pas y veiller, mais après,
Nous verrons au dessert, si vous refuserez.

Elle se sauve.

SCÈNE III

GUILLAUME, seul, il la suit des yeux.

O chasteté! candeur! Oh! merci, sainte femme,
Toi qui me l'as légué, ce trésor de mon âme...
Pour prix de mon amour tu ne pouvais trouver
Une âme, jusqu'à toi qui sût mieux m'élever.
C'est aussi mon enfant. Et notre premier rêve
O Charlotte, en son cœur, se poursuit et s'achève.
O douce illusion! je crois te voir encor,
De jeunesse et d'amour embellissant mon sort,
Je crois te voir ici, brillante et rajeunie,
Comme une tendre fée à mon bonheur unie...
O pauvre fleur fanée, à peine en ton printemps,
Hélas! tu n'as pas pu guider ses premiers ans...
Et quand tout respirait l'amour et l'allégresse,
La tempête a d'un souffle abattu ta jeunesse.

Il devient rêveur.

SCÈNE IV

GUILLAUME, FABRICE.

FABRICE.

Bonsoir, Guillaume, allons, il ne m'entendra pas
Et je puis sans danger retourner sur mes pas...

Il descend et lui frappe sur l'épaule.

Bonsoir... toujours distrait... toujours sombre et morose,
Ce n'est pas naturel... et cet air, je suppose,
Est d'un conspirateur ou bien d'un amoureux.

GUILLAUME.

Cher Fabrice, je suis aujourd'hui bien heureux.
Ne parlons pas d'affaire et jasons à cœur-joie.

FABRICE.

Morbleu, j'arrive bien : ta gaîté me foudroie!
Et ne peut-on savoir d'où te vient ce bonheur?

GUILLAUME.

Ecoute-moi, ce soir j'étais triste et rêveur...

FABRICE.

Cela t'arrive aussi, sans reproche, Guillaume,
Plus souvent qu'à ton tour : c'est un fâcheux symptôme.

GUILLAUME.

C'est vrai... mais que veux-tu? je ne puis te céler
Que ce temps, qui n'est plus... j'aime à le rappeler,
Quand devant le foyer, au pauvre feu de l'âtre,
Le visage éclairé par la flamme rougeâtre,
Je contemplais Charlotte, assise auprès de moi,
Un cri... le moindre geste éveillant son effroi,
La douceur était peinte en ses regards...

FABRICE, à part.

La peste!
J'ai vingt fois essuyé cette histoire... et de reste,
Et j'ai bien autre chose en tête, assurément.
Il me le faut pourtant ménager un moment.

GUILLAUME.

Son image, à mes yeux, fidèlement tracée,
Ce soir, s'offrit soudain, vivante à ma pensée,
Je la vis un instant... et telle qu'autrefois...
J'écoutais... je croyais reconnaître sa voix,
Dans cette extase, enfin, un moment je m'oublie,
Mais bientôt je compris quelle était ma folie
Et je fus, loin du rêve, où j'étais transporté,

Forcé d'en revenir à la réalité,
Si tu savais, ami, combien elle était belle,
Si tu savais l'amour qui respirait en elle!
Malgré cela, pourtant, on lisait sur ses traits
D'un mal intérieur les rapides progrès.

FABRICE.

Quand tu connus Charlotte... alors elle était veuve,
Que ne l'épousais-tu?

GUILLAUME.

Pour elle, quelle épreuve!
J'étais trop pauvre alors et n'eusse pas osé.

FABRICE.

Bah! l'amour bien ardent n'est jamais exposé.

GUILLAUME.

Si tu l'avais connue!... Ecoute : tu sais comme
Par elle, en peu de temps, je devins un autre homme.
Par elle seulement je pus m'apercevoir
Quel était, en ce monde, à tous notre devoir,
Je rougis en voyant ma jeunesse stérile
S'écouler au hasard sans laisser rien d'utile.
Mon patrimoine était dissipé... tout mon bien
Englouti par ma faute. Enfin je n'avais rien,
Mais son amour au cœur me donnait du courage
Et gaîment résolu, je me mis à l'ouvrage,
Afin de mériter sur ce nouveau chemin,
L'honneur de lui donner ma fortune et ma main.
Et déjà le succès récompensait mon zèle...
Elle mourut... je fus frappé...

FABRICE.

Douleur cruelle!
La vie est ainsi faite... Et c'est beau pour le cœur,
D'avoir goûté du moins un instant de bonheur.

GUILLAUME.

Non, ce bonheur pour moi n'était qu'une chimère
Qui m'a flatté longtemps comme un rêve, et, légère,
Un soir s'est éclipsée... en ne laissant après
Dans mon cœur désolé que larmes et regrets.

FABRICE.

Allons, ami, courage!...

GUILLAUME.

Oui.

FABRICE.

Ce n'est pas d'un homme
De se laisser troubler de cette sorte : en somme,
A l'instant même encor, tu paraissais joyeux
Et je vois à présent des larmes dans tes yeux.

GUILLAUME.

Non, tu n'as pas idée, ami, de ma souffrance.
Quand, avec elle, hélas! mourut toute espérance,
Je n'y pus plus tenir. Chancelant, incertain,
Peu m'importait quel sort me cachait le destin.
Tiens! tout à l'heure encor, je relisais la lettre
Qu'à ses derniers moments, elle me fit remettre,
Quand sa belle âme allait s'envoler jusqu'à Dieu.
De cet ange mourant... c'est le suprême adieu.
Je la relis — j'y trouve avec la souvenance
Le courage de vivre et d'aimer en silence.

FABRICE, à part.

O rêveur éternel!

Haut.

Guillaume, je comprend
Dans quel vide elle dut te laisser en mourant;
Mais, crois-moi, le présent est assez plein de larmes
Sans aller du passé réveiller les alarmes.

GUILLAUME.

Le passé, bien qu'il ait de cruelles douleurs,
A pourtant des plaisirs pour compenser nos pleurs.
Mais brisons ce discours ; aussi bien, il est rare,
Que pour puiser encore à cette coupe avare,
Par les hasards divers tour à tour ballotté
Notre cœur ait gardé toute sa pureté.

Silence.

FABRICE.

Ami, je suis venu, tu le sais, pour affaire ;
Et je voudrais te rendre...

GUILLAUME.

Il n'est pas nécessaire.

On entend au dehors des cris d'enfant, aussitôt couverts par la voix de Marianne.

MARIANNE, chantant au dehors *.

Une légère hirondelle
A sa compagne infidèle
S'ébat seule dans le blé,
Un enfant cruel la guette,
A la saisir, il s'apprête...
Mais l'oiseau s'est envolé.

GUILLAUME.

Bon ! Marianne encor vient nous importuner.
Grande enfant, qui toujours s'amuse à taquiner
De notre voisin Frantz l'enfant insupportable.
Il crie... il fait un bruit !... Ah ! je me donne au diable !

FABRICE.

Mais je ne m'en plains pas, et cela, s'il te plaît,
Nous a valu du moins un ravissant couplet.

* La musique de cette chanson a été composée par M. J. Danbé, premier chef d'orchestre du théâtre national de l'Opéra-Comique et directeur du Casino de Néris.

GUILLAUME.

Oui, c'est toujours ainsi... l'on dirait que, par ruse,
A vouloir nous troubler... Marianne s'amuse.

Nouveaux cris. Guillaume se dirige vers la porte du fond.

Fais taire cet enfant ou conduis-le chez lui.

FABRICE.

Charlotte ne laissa qu'une seule fille?

GUILLAUME.

Oui...

FABRICE.

Qui bientôt rejoignit sa mère dans la tombe?

GUILLAUME.

Sa fille... ange d'amour!... Au bonheur je succombe,
Et je veux aujourd'hui, Fabrice, raconter
A toi seul...

FABRICE.

Qu'est-ce donc?...

Entre Marianne avec un petit garçon.

SCÈNE V

GUILLAUME, MARIANNE, FABRICE, UN ENFANT.

MARIANNE.

Il ne veut nous quitter
Qu'après vous avoir dit qu'il sera toujours sage :
Ne le gronde pas trop et fais-nous bon visage.

GUILLAUME.

Si je grondais quelqu'un, ce serait toi, vraiment,
Qui t'acharne après lui comme une grand' maman.

MARIANNE.

En effet, je le suis bien un peu, je l'espère;
Il m'aime tant déjà qu'il m'appelle sa mère.

FABRICE.

Marianne, ce nom doit vous être bien doux...

MARIANNE.

Oui certes, tout le jour, il est sur mes genoux.
Il sait déjà très bien l'alphabet, la grammaire :
Je m'applique à former son gentil caractère ;
J'y réussis un peu.

FABRICE, à part.

Quelle simplicité!

MARIANNE.

Je traite les enfants toujours avec bonté,
Et je n'approuve pas mon frère qui les gronde
Et de sa grosse voix, à dix lieues à la ronde,
Toujours les met en fuite... Oh! non, ce n'est pas bien,
Et de s'en faire aimer ce n'est pas le moyen.

GUILLAUME.

Alors, c'est un reproche?

FABRICE à part.

O moment plein de charmes!
Sa candeur à nos yeux attirerait des larmes.
Je veux me déclarer.

MARIANNE.

Et puis, après cela,
Tu dis que tu voudrais être père...

GUILLAUME.

Halte-là!
Si c'étaient mes enfants.

MARIANNE.

Oui, cela peut, sans doute
Différer...

FABRICE.

Croyez-vous?

MARIANNE, à l'enfant.

Reprenons notre route.
Allons, fais serviteur à monsieur, tends la main.
Vous refusez, méchant? Fi donc! Que c'est vilain!...
Et je vais vous gronder.

FABRICE, à part.

Quelle grâce enfantine!

MARIANNE.

A me désobéir, voyez comme il s'obstine!
Obéissez, monsieur, ou bien le martinet!

L'enfant se met à pleurer et se jette dans les bras de Marianne.

GUILLAUME, à part.

Je suis ému, troublé, mon esprit n'est pas net.
Haut.
Emmène cet enfant, Marianne, et viens vite,
Ici, de notre ami recevoir la visite...
Tu sais qu'après avoir travaillé tout le jour,
J'éprouve le besoin de sortir à mon tour.
Je ne vais qu'à deux pas, dans un instant je compte
Revenir...
A part.
Qu'elle est belle! Ah! je cède à ma honte!

Il sort.

MARIANNE, à l'enfant.

Vous le voyez, monsieur, on ne veut plus de nous!
Que c'est laid de pleurer!
A Fabrice.
Je reviens près de vous.

SCÈNE VI

FABRICE, seul.

Elle t'appartiendra, Fabrice; elle est divine...
Oui... nous serons heureux... O toi, chère orpheline,
Tu ne te doutes pas, dans ton aimable cœur,
De quels feux dévorants je caresse l'ardeur.
Non, je n'hésite plus, et je veux, ce soir même,
Te révéler combien je t'adore et je t'aime.
Marianne, tu vas décider de mon sort.
Eh! pourquoi reculer, lorsque je touche au port?
Quand je ruminerais longtemps dans ma cervelle,
Je ne pourrais trouver d'occasion plus belle...
Et puis... que veux-je donc? sinon faire une fin.
Je l'aime... et dans ses mains mon bonheur est certain;
Et si son cœur répond à ma chaste prière,
D'avance j'ai pour moi l'assentiment du frère.

Entre Marianne.

SCÈNE VII

MARIANNE, FABRICE.

FABRICE, à part.

Qu'elle est belle!

MARIANNE.

C'est moi.

FABRICE.

Vous avez reçu huit,
Marianne, déjà, l'enfant jusque chez lui?

MARIANNE.

Il s'attachait à moi... ne pouvant m'en défaire,
J'ai dû, pour le laisser, prétexter une affaire.

FABRICE.

Vous l'aimez, cet enfant?

MARIANNE.

Il est si caressant!
Mais c'est un diable, avec ce visage innocent.

FABRICE.

Ses cris doivent aussi lasser votre tendresse?...

MARIANNE.

Ce sont des cris d'enfant, ce sont cris d'allégresse...
Guillaume, je ne sais pourquoi, ne l'aime pas.
Quelquefois je le laisse endormi dans mes bras.
Et bien souvent, le soir, le petit hypocrite,
Pour rester, fait le mort; mon frère alors s'irrite,
Il s'emporte, et l'enfant, s'éveillant en sursaut,
Se cache sur mon sein, tout confus et penaud...

FABRICE.

Quel charmant naturel!

MARIANNE.

Il m'appelle sa mère...

FABRICE, vivement.

Mais ne l'êtes-vous pas?

MARIANNE.

Oui.

Elle devient pensive.

FABRICE.

Pourquoi donc vous taire?
Ce nom de mère, nom de tendresse et d'amour,
Semble de la tristesse éveiller le retour.

MARIANNE.

De la tristesse? oh! non, mais seulement... je pense...

FABRICE.

Fabrice oserait-il expliquer ce silence?

MARIANNE.

Je ne sais... mais souvent... dans mes rêves d'enfant
Je vois comme un bonheur dont rien ne me défend.

FABRICE.

N'auriez-vous souhaité jamais dans un sourire
Qu'aux paroles d'amour...

MARIANNE.

Assez! Qu'allez-vous dire?
Fabrice, non jamais, je ne l'ai souhaité,
Et, pour vous dire à vous toute la vérité,
Ici je suis heureuse, et je souffre à l'idée
D'être, loin de mon frère, à vivre décidée.

FABRICE.

De le quitter aussi n'est-il point question?
Et sans qu'il perdit rien de votre affection,
Il pourrait près de vous...

MARIANNE.

Eh! quoi! dans son ménage
Qui donc, autre que moi, pourrait faire l'ouvrage?

FABRICE.

Il resterait chez vous, et de votre mari
Ce serait, croyez-le, le plus fidèle ami.
Que de bonheur à trois! Ne seriez-vous pas fière
D'être de la maison l'alerte ménagère?
Et votre époux, l'aidant aussi dans ses travaux,
Guillaume plus souvent songerait au repos.

MARIANNE.

C'est vrai! Je me le dis quelquefois à moi-même,
Mais plus j'y réfléchis...

FABRICE.

C'est le bonheur suprême!

MARIANNE.

Cela ne se peut pas...

FABRICE.

Je ne vous comprends point.

MARIANNE.

Tenez, je veux un peu vous éclaircir ce point.
Le matin, je me lève, avant qu'il ne s'éveille,
Je cours à la cuisine où tout encor sommeille,
Pour qu'il trouve au lever, bien chaud et bien sucré,
Son café, de ma main, lestement préparé.

FABRICE.

Mais vous êtes la fée...

MARIANNE.

A la main bien fragile
Une fée... oui, vraiment, qui tricote ou qui file,
Une quenouille en main aux pieds un tabouret.
D'une fée est-ce là le séduisant portrait?

FABRICE.

Vous ne m'épargnez pas, Marianne, à vrai dire.

MARIANNE.

Pardonnez — je ne puis m'empêcher de sourire —
Mais, laissons, s'il vous plaît, votre comparaison
Et rentrons, de ce pas, bien vite à la maison,
Où, tout le jour, assise auprès de la fenêtre,
Je travaille gaiment pour mon frère et mon maître;

A lui faire des bas j'applique tout mon soin,
Et je me donne un mal dont je n'ai pas besoin.
Et lui, pendant ce temps, absorbant sa mémoire,
Je le vois déchiffrant quelque nouveau grimoire.
Il ne prend garde à nous, et si je le laissais
S'égarer trop longtemps dans ces affreux procès,
A rire un peu, vraiment, il ne songerait guère.
Aussi parfois je chante afin de l'en distraire.
Il feint de se fâcher, et pour m'intimider
Je l'entends bien souvent en lui-même gronder.
Surpris dans ses travaux, il murmure et, d'avance,
Moi, je ris du dégât que cause ma présence.

FABRICE.

Guillaume est bien heureux!

MARIANNE.

Non, c'est moi qui le suis;
Car sa joie est la mienne et miens sont ses ennuis.

FABRICE.

Mais, si, pour un époux vous étiez aussi tendre,
Combien n'aurait-il pas de grâces à vous rendre?

MARIANNE.

Je puis sur ce chapitre aisément m'en conter,
Quand je suis seule, assise, à coudre, à tricoter :
Mais quoi que ce bonheur ait pour moi qui me tente,
A l'accepter pourtant je me sens impuissante.

FABRICE.

Marianne, pourquoi?

MARIANNE.

Je ne sais pas pourquoi.
Il me faudrait aimer mon époux, et je croi
Que l'aimer plus que lui me serait difficile.

FABRICE.

L'amour à l'amitié n'est jamais indocile.

MARIANNE.

L'amour dans l'amitié ne se peut partager,
Fabrice, et c'est pourquoi je n'y veux pas songer.

FABRICE.

Ce n'est pas sérieux... Vous êtes jeune et belle,
Et déjà votre cœur à l'amour est rebelle ?

MARIANNE.

Non, mais pour un mari je voudrais rencontrer
Ce qu'autre part qu'en lui je ne puis espérer.

FABRICE.

On peut avec le temps...

MARIANNE.

Quand je le vois, à table,
Plongé dans un chagrin qui le rend intraitable,
J'aime à le contempler, oh ! j'ai bien deviné
Que pour moi seule il s'est au commerce adonné.
Il veut me voir heureuse, et je lis sa pensée
Dans son premier regard fidèlement tracée :
Ce n'est rien pour un autre et pour moi c'est beaucoup.

FABRICE.

Que dites-vous, enfant ! Marianne, c'est tout ?
C'est tout ce qu'un époux...

MARIANNE.

Et puis, que je vous dise,
Pour vous parler toujours avec même franchise,
Chacun, dans ce bas monde a ses moments d'humeur.
De lui, je les supporte en qualité de sœur,
De la part de tout autre, ami, je vous assure,
Qu'il faudrait, là-dessus, contraindre ma nature,

Guillaume est plus qu'un autre à ces accès soumis,
Vous le voyez : pourtant nous sommes bons amis,
Et si, pour ce motif je le gronde sans cesse,
C'est plutôt pour lui faire avouer ma tendresse.
Bien que de ses soucis il voile ce bonheur,
J'aime avec sa gaîté tous ses moments d'humeur.

FABRICE.

Mais si quelqu'un passait par-dessus toute chose...

MARIANNE.

Je ne crois pas qu'il puisse exister.

FABRICE.

Quelle cause?

MARIANNE.

Il ne peut se trouver.

FABRICE.

Il est à vos genoux,
Marianne!

MARIANNE.

Fabrice. . Eh! quoi! Fabrice! Vous!

FABRICE.

Enfant! Ah! laisse-moi te dire que je t'aime,
Laisse-moi, près de toi, goûter ce bien suprême.
Abandonne ta main, que ton chaste regard
Se perde avec le mien dans le plus doux hasard!
Aimons-nous, profitons des jours de la jeunesse,
Laisse-moi dans ton âme épancher mon ivresse,
Laisse-moi me livrer aux doux épanchements
Qui savent caresser l'oreille des amants.
Un sourire, un regard, un baiser de ta lèvre
Transportent tout mon être en une ardente fièvre;
Ta beauté m'éblouit, tous mes sens sont charmés,

Une secrète ardeur les retient animés.
Ah! qu'il est doux d'aimer et de dire qu'on aime!
La vie est dans l'amour, l'amour est un poème.
Marianne, qu'un mot, par ton cœur assuré
De nos serments d'amour soit le gage sacré!
Oh! parle, réponds-moi, de ta lèvre chérie
Laisse tomber ce mot, vois!... Je pleure et je prie.

MARIANNE.

Fabrice, je ne sais... Jamais, jusqu'à ce jour,
Je n'avais entendu ces doux propos d'amour.

FABRICE.

Dites que vous m'aimez, répondez-moi, de grâce!
Guillaume, auprès de nous, conservera sa place
Et nous vivrons ainsi, tous trois, peu soucieux
De ce que la fortune amasse sous les cieux.
D'autres liens uniraient Oreste avec Pylade.
Est-il vraiment besoin que je vous persuade?

MARIANNE.

Je ne m'attendais pas...

FABRICE.

En mot : puis-je espérer?

MARIANNE, hésitant.

Parlez-en à mon frère : il va bientôt rentrer.

FABRICE.

O cher ange... merci!... Merci, ma bien-aimée!

MARIANNE, après un silence.

Dieu! qu'ai-je dit!

Elle sort.

SCÈNE VIII

FABRICE, seul.

Comme elle est émue, animée !
Je n'y puis croire encor... non... c'est vrai, je le sens,
Une secrète ardeur pénètre tous mes sens.
Elle pourrait m'aimer et partager ma vie!
O douce illusion en mon âme ravie!...
Elle sera ma femme, et puis il faut aussi
De ce frère à la fin réprimer le souci.
En vérité, je crois, si l'on n'y prenait garde,
Qu'avec ses souvenirs... Mais cela me regarde.
Tout ira bien, j'espère, en cette parenté.
Prendre sur mon beau-frère un peu d'autorité.
Le voilà, je vais donc... C'est singulier ! Je n'ose,
Quand il est près de moi, plaider ma propre cause.
Allons, Fabrice, allons, il faut se décider !

Entre Guillaume.

SCENE IX

GUILLAUME, FABRICE.

FABRICE.

Eh bien! n'as-tu pas craint un peu de t'attarder ?

GUILLAUME.

Non, j'aime, tu le sais, à goûter, en silence,
De la fraîcheur du soir la douce somnolence,
Et je vais au hasard, promenant volontiers
Mon inconstante humeur dans les anciens quartiers.

Là, du moins, sans soucis on vit comme sans peine ;
Le travail n'est pas là pour le pauvre une chaîne,
Et l'artisan, le soir, content de son labeur,
Trouve avec le repos un instant de bonheur.

FABRICE.

Ah ! oui, de tes discours c'est l'éternelle thèse.

GUILLAUME.

Il te sied bien, morbleu ! d'en parler à ton aise,
A toi ! Tiens ! en passant non loin des vieux remparts,
Une faible lueur attira mes regards :
Une vieille marchande, à la mine éveillée,
Relevait sur son front sa lunette rouillée ;
Rien n'était plus comique, en cette occasion,
Que de la voir, rognant sur chaque portion,
Pour mieux de la balance établir la justesse.

Fabrice rit.

Eh ! c'est là le secret, mon cher, de la richesse ;
Et quand par le travail on gagne ainsi son pain,
On aime à profiter du plus minime gain.

FABRICE.

Chacun a sa façon ; beaucoup, je le parie,
Sont passés là, sans voir cette aimable industrie.

GUILLAUME.

Plus le gain est petit et plus il nous est cher.
Je sais combien l'argent à gagner est amer.

FABRICE.

Voyons, tu n'en es pas à compter, je suppose,
Avec le gain.

GUILLAUME.

Qui sait ? mais parlons d'autre chose.
Je me sens mal, ce soir ; mon esprit inquiet
D'un noir pressentiment semble être le jouet.

FABRICE.

C'est l'excès de travail... Tu te rendras malade...

GUILLAUME.

Bah!

FABRICE, à part.

Je ne sais comment engager ma tirade...
Haut.
Je voudrais te soumettre une combinaison...
N'as-tu songé jamais à quitter ta maison ?

GUILLAUME.

Non... pourquoi?

FABRICE.

Je comptais que tu serais mon hôte.
Ma maison est fort grande : elle est vaste, elle est haute,
Et peut à ton commerce aisément convenir,
Tandis qu'à peine ici tu peux te contenir.
Ne te semble-t-il pas, ami, qu'en ce partage
Certes, nous trouverions tous deux notre avantage?
Qu'en penses-tu?

GUILLAUME.

Merci de ta bonne amitié.
Il est vrai, ton logis est trop grand de moitié.
Souvent, je me suis dit, en voyant tout ce vide,
Qu'à le prendre il faudrait qu'un jour je me décide;
Mais cela ne se peut.

FABRICE.

Encore? A quel sujet?

GUILLAUME.

Si, de me marier j'avais fait le projet.

FABRICE.

Eh bien, mais je ne vois rien là qui t'embarrasse.
Chez moi pour ton ménage il est assez d'espace.

GUILLAUME, souriant.

Et ma sœur?

FABRICE.

Marianne, eh! bien, mais, en amour...

GUILLAUME.

Comment?

FABRICE, hésitant d'abord.

Je la prendrai chez moi. — Tiens, sans détour :
J'aime ta sœur, ami! Donne-la moi pour femme!

GUILLAUME.

Marianne!... Tu veux...?

FABRICE.

De toi, je la réclame.
Tu n'as pas de raison, je crois, pour refuser?
O mon frère, consens!

GUILLAUME.

Toi! tu veux l'épouser?

FABRICE.

Et pourquoi pas? Je l'aime, — et pour changer de rôle,
Je n'attends plus de toi qu'une bonne parole.

GUILLAUME, brusque.

Fabrice, tu ne sais ici ce que tu veux.

FABRICE.

Je sais que je l'adore et qu'elle a mes aveux.
Changeons le nom d'ami contre celui de frère.

GUILLAUME.

Jamais!

FABRICE.

Mais que veut dire enfin cette colère?
Ne me connais-tu pas? ou t'aurais-je offensé?
Et ne lui dois-tu pas choisir un fiancé?

GUILLAUME.

Laisse-moi! Marianne! Oh! ce n'est pas possible!

FABRICE.

Ecoute! Ne sois pas à mes vœux, inflexible :
Je l'aime, et tu sais bien sous ce voile apparent,
Qu'à cet amour son cœur n'est pas indifférent.
Mon sort ne dépend plus que de toi : sa jeunesse,
Ses charmes, du foyer chasseront la tristesse;
Elle aimera le frère en chérissant l'époux.
Le Ciel a-t-il jamais formé des nœuds plus doux?

Guillaume garde le silence. — Il est en proie à des combats intérieurs.

Ce serait ton bonheur : tu ne peux t'en défendre.
A nos désirs, ami, tu vois qu'il faut te rendre.
Donne-moi ta parole et ton consentement.
J'ai sa parole aussi.

GUILLAUME.

Sa parole?

FABRICE.

Oui, vraiment.
Dans un dernier regard elle me l'a laissée.
Ah! si tu l'avais vue, incertaine, oppressée...!
Mais je voudrais te peindre en vain son embarras,
Son amour...

GUILLAUME.

Oh! tais-toi!...

FABRICE.

Je ne te comprends pas.
Tu n'as rien contre moi? Dis-moi donc, je te prie,
Qui peut ainsi m'avoir attiré ta furie?
Cesse de t'opposer à son bonheur, au mien.

GUILLAUME.

Elle! tu veux l'avoir?

FABRICE.

Qu'as-tu donc?

GUILLAUME.

Ce n'est rien!...
A t'épouser, enfin, elle s'est engagée?

FABRICE.

En enfant, dont l'ardeur se sentait partagée.

GUILLAUME.

Marianne!... Va-t'en!... Laisse-moi seul ici!...
Ah! c'en est trop, mon Dieu!

FABRICE.

Que veut dire ceci?
Guillaume, au moins, dis-moi...

GUILLAUME.

Que veux-tu que je dise?
Sinon que je sentais comme une froide bise
Qui, d'un prochain orage horrible avant-coureur,
Me surprenait les sens et me glaçait le cœur.
Prends, emporte avec toi le seul bien que j'envie!
C'est toute ma raison, c'est ma force, ma vie.
Si, du moins, à ce coup, malgré moi, je me rends,
Sache ce que je perds et ce que tu me prends!

Il rassemble ses forces : Fabrice le regarde en silence.

Tu sais comment Charlotte à moi s'est révélée,
Ange, qui de mes mains au ciel s'est envolée,
Me laissant une enfant, son image ici-bas,
Que j'essayais en vain d'arracher au trépas.
Eh bien! je t'ai trompé: cette enfant n'est pas morte,
Et cette fille... c'est... Fabrice...

FABRICE.

Eh! que m'importe!
Je comprends tout enfin!

GUILLAUME.

Oui, mais il est trop tard.
Dès longtemps j'aurais dû tout craindre de ta part.

FABRICE.

Guillaume, que dis-tu ?

GUILLAUME.

Mais aussi c'est ma faute.
Pourquoi dans ma maison t'ai-je admis comme un hôte?
Par la froideur, c'est vrai, tu m'avais endormi.
Ta bonté, tes secours, l'avaient fait mon ami ;
Je te croyais sincère, et, tandis qu'auprès d'elle
Tu semblais n'éprouver qu'amitié fraternelle,
Moi, d'un autre côté, je chassais le soupçon
Qui venait quelquefois égarer ma raison.
Son amitié pour toi me semblait comparable
A ces sentiments purs d'une enfant adorable...
Insense que j'étais! Vous avez, tous les deux,
De la fidélité brisé les tendres nœuds.
Va-t'en ! Puisse le ciel désormais te confondre!

FABRICE.

Oui, je m'en vais, adieu! Je n'ai rien à répondre.

Il sort.

SCÈNE X

GUILLAUME, seul, après un moment de silence.

Eloigne-toi, va-t'en, emporte tout le bien,
Qui de ma vie, hélas! était le seul soutien!
Tous mes rêves brisés, anéantis... le traître!
Que n'ai-je appris plus tôt, Fabrice, à te connaître!
Se voir tromper, se voir à ce point abuser,

Lorsque... Mais ai-je bien le droit de l'accuser?
Qu'a-t-il trahi? qu'a-t-il...? Oh! pardon, je blasphème!
Mais la douleur m'égare... Eh! c'est juste, s'il l'aime,
Enfin, si Marianne, en lui, doit rencontrer
Le bonheur que son âge a le droit d'espérer.
Etouffe ton amour, et que ton sacrifice
Dans les liens de l'hymen aujourd'hui les unisse!
Oh! non, c'est trop cruel, je ne puis d'un seul coup
Voir s'écrouler ainsi tout!... Je deviendrai fou!
Marianne, la perdre, elle qui m'est si chère!...
Je l'aime trop : cela ne se peut pas!

Guillaume reste en silence, accablé, et la tête dans ses mains.

SCÈNE XI

GUILLAUME, MARIANNE.

MARIANNE.

Elle s'arrête d'abord, n'osant pas avancer; enfin elle s'approche de Guillaume avec embarras.

Mon frère!

GUILLAUME.

Ah!

MARIANNE.

Je viens, en tremblant, implorer ton pardon.
Frère, de te fâcher tu n'auras pas raison...
De ma sottise encor, je suis toute confuse...
Et mon esprit troublé cherche en vain une excuse.

GUILLAUME.

Que veux-tu, mon enfant?

MARIANNE.

Aide-moi donc un peu...

Fabrice... enfin... comment te faire cet aveu?
Il me voudrait pour femme, et moi... tout éperdue,
J'ai...

Elle s'arrête interdite.

GUILLAUME, inquiet.

Parle! A ses désirs ne t'es-tu pas rendue?

MARIANNE.

Non, vraiment, et depuis je crois qu'il me déplaît.

GUILLAUME.

Mais d'où vient qu'à l'instant... lui-même... il prétendait...?

MARIANNE.

Il n'aura pas compris. Guillaume, je te jure,
Que douter plus longtemps serait me faire injure.

GUILLAUME.

Marianne... grand Dieu!

MARIANNE.

Je ne puis l'épouser.

GUILLAUME.

Comment!... Ne cherche pas, enfant, à m'abuser...

MARIANNE.

Je ne puis l'épouser, et je suis indignée
De voir comme en ce piège il m'avait entraînée.
Mais il parlait toujours : ne pouvant l'arrêter,
Il fallut malgré moi, jusqu'au bout l'écouter.
Il retournait cela de si belle manière
Que je crus un instant... Ne te fâche pas, frère!
C'était un guet-apens, et, prise sur le seuil,
Je dus faire à ses vœux un favorable accueil.

GUILLAUME.

Chère enfant!

MARIANNE.

De ma faute aussitôt révoltée,
Je compris, en tremblant, quelle était la portée,
Et si j'avais osé, j'aurais sans plus tarder...

GUILLAUME.

Ce n'est rien, et je puis, enfant, tout accorder.

MARIANNE.

Oh! parle-lui, Guillaume, et fais-lui bien entendre
Qu'à ses désirs jamais je ne saurais me rendre.
De notre vie alors nous reprendrons le cours.
Près de toi seul je puis connaître d'heureux jours.

GUILLAUME.

Qu'entends-je, Marianne...?

MARIANNE.

Oui, c'est là ma pensée,
Que mon cœur renferma trop longtemps oppressée.
En moi je la sentais : s'éveillant à ta voix,
Elle en sort aujourd'hui pour la première fois.

GUILLAUME, à part.

Dieu!

MARIANNE.

Plus il me parlait, plus je sentais moi-même
Combien je souffrirais de te quitter... Je t'aime
Guillaume! En mon esprit je ne puis concevoir
Que de me marier on me fasse un devoir.

GUILLAUME.

Cela ne peut pourtant durer toujours... Je gage
Que tu dois quelquefois songer au mariage.

MARIANNE.

Pourquoi? Ne suis-je pas heureuse auprès de toi?
Pourquoi me marier?... T'abandonner? Pourquoi?

Va, ne crois pas ici ! que je te sacrifie,
En restant près de toi, le bonheur de ma vie !
Ne peut-on, frère et sœur, vivre ensemble d'accord?
Ne serait-ce pas là pour nous un heureux sort?
Là-haut sont deux vieillards, frère et sœur, qui, sans peine,
Ensemble, de la vie ont supporté la chaîne;
La vieillesse est venue, et les ans sont passés
Sans qu'ils s'en soient jamais l'un ou l'autre lassés :
Ne m'abandonne pas !... C'est là toute ma crainte.

GUILLAUME, *à part.*

Ah ! toute jalousie en mon âme est éteinte.

MARIANNE.

Quelquefois en riant, je me dis, à part moi,
Que des ans, près de toi, je puis braver la loi.
Peut-être, avec le temps, tu prendras une épouse,
Rassure-toi, pourtant : je n'en suis point jalouse.
Je l'aimerai... Toujours elle sera ma sœur.

GUILLAUME.

C'est assez, Marianne !

MARIANNE.

Oh ! non, laisse mon cœur
S'épancher follement au souffle qui l'inspire !
Souvent, dans un baiser j'aurais voulu le dire,
Mais l'on n'ose jamais t'aborder qu'en tremblant ;
Monsieur est occupé... Du moins, il fait semblant.
Va, va, fais à présent ta figure grondeuse,
Tu connais ma pensée et je suis bien heureuse.

GUILLAUME, *à part.*

Je n'ose croire encor.

MARIANNE.

Du reste, tu sais bien
Pour tout autre en ce cœur qu'il ne reste plus rien,

Et que, dès mon enfance à ta vie enchaînée,
J'ai mis dans cet espoir toute ma destinée.
Tu riais... quelquefois, quand, lisant un roman,
De l'amour je vantais le chaste sentiment.
Un soir, il m'en souvient, au foyer solitaire,
Nous lisions de Mignon l'adorable mystère;
De Wilhelm avec toi je fis comparaison,
Et tu te mis à rire... à rire sans raison.
C'était très mal, vraiment, car pour moi, je t'assure,
Prêtant à ces héros ton cœur et ta figure,
Dans ces rêves d'enfant j'aimais à m'oublier.
Rien n'était assez beau... Je t'armais chevalier,
Je te voyais courir à travers les batailles,
Enlevant les drapeaux, renversant les murailles...

GUILLAUME.

Qu'as-tu donc?

MARIANNE.

Ne ris pas! Et quand je rencontrais
Une douce héroïne aux amoureux attraits,
S'il faut te l'avouer, je voyais mon image.

Changeant de ton.

Je dois bien t'ennuyer avec mon bavardage.

GUILLAUME.

Non... poursuis...

A part.

Ah! c'est trop de bonheur à la fois!
Modérez, Dieu puissant, le coup que je reçois.

MARIANNE.

D'Héléna le roman a troublé ma pensée.
Son sort fut bien affreux... O pauvre fiancée!
Heureuse, on la voyait au bras de son amant
S'adonner à l'espoir, quand un événement
De l'hymen préparé vint rompre tous les charmes.

Elle se détourne pour pleurer.

Sur le sort d'Hélène j'ai versé bien des larmes.

GUILLAUME.

Eh! quoi! ces souvenirs paraissent te troubler!
De tes yeux obscurcis des larmes vont couler.
Marianne...

MARIANNE.

Guillaume, ô frère! je t'en prie,
Ne m'abandonne pas!

GUILLAUME.

Jamais, ô ma chérie!

Entre Fabrice.

SCÈNE XII

GUILLAUME, MARIANNE, FABRICE.

GUILLAUME.

Fabrice!...

MARIANNE.

Ah! vous venez, cher Fabrice, à propos.
A vous parler enfin mon cœur est plus dispos.
Je ne me suis jamais envers vous engagée.
Vous restez notre ami, je suis votre obligée.

FABRICE, froidement et avec amertume.

J'y comptais bien un peu : Guillaume, je comprends
Qu'auprès de toi j'étais un pauvre soupirant.
Je vois que ton esprit arrange bien la chose ;
Je suis charmé du moins d'en avoir été cause,
Et je ne suis venu, — je parle sans aigreur, —
Que pour te dire enfin ce que j'ai sur le cœur.

GUILLAUME.

Un mot de plus pour moi ce serait un outrage.
Regarde-la, Fabrice, et modère ta rage...
Son cœur ignore tout... vois.

FABRICE, moqueur.

Allons donc !

GUILLAUME.

Tais-toi!
Oserais-tu mentir à ma place, dis-moi?

MARIANNE.

Qu'est-ce donc que j'ignore et que voulez-vous dire?

FABRICE, confondu.

Elle ne saurait rien?...

GUILLAUME.

Contemple ce sourire!
Ne suffira-t-il point à vaincre ton soupçon?

FABRICE.

Pardon ! la jalousie égarait ma raison.
Guillaume, mon amour se sacrifie au vôtre :
Aimez-vous en silence et vivez l'un pour l'autre!

MARIANNE.

Fabrice... Qu'est-ce là?...

FABRICE, à part.

Je l'aimais bien aussi.

GUILLAUME, se jetant au cou de Marianne.

Ah! désormais, enfant, tu m'appartiens ici...

FABRICE, à part.

D'un sentiment secret je ne puis me défendre...

MARIANNE.

Quel doux baiser! mon frère; oserai-je le rendre?

GUILLAUME.

C'est un baiser d'amant, c'est un baiser d'époux,
Qu'aujourd'hui suppliant tu vois à tes genoux.

MARIANNE.

Que veux-tu dire? toi... toi... Guillaume, mon frère!...

GUILLAUME.

Non... tu n'es pas ma sœur; Charlotte était ta mère
Et n'était pas la mienne, et, soumis à tes vœux,
Je suis dès aujourd'hui ton époux, si tu veux.

MARIANNE.

Non... ce n'est pas possible!

Regardant Guillaume.

O bonheur illusoire!

GUILLAUME.

Mon amante, ma femme...

Marianne regarde tour à tour Guillaume et Fabrice, ne sachant si elle doit croire à ce qui lui arrive.

FABRICE.

Ah! vous pouvez le croire,
Et ce n'est pas le temps de douter, en tout cas,
D'un bonheur qui, perdu, ne se retrouve pas.
Eh! qu'importe après tout? Vous aimez, on vous aime:
Jouissez tous les deux de ce bonheur suprême,
Ensemble bénissez Dieu qui vous l'a donné.

MARIANNE, au cou de Guillaume.

O Guillaume, je t'aime et t'avais deviné!

Rideau.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.